Université populaire de l'argent

Café philo sur l'argent

Thème du jour

76. Je dépense, donc je suis.

Compte rendu séance du 12.11.2023[1]

Sommaire

1. Qu'est-ce qu'un Café philo sur l'argent ?
2. Choix du thème à débattre
3. Compte rendu détaillé des échanges
4. Évaluation de la séance par les participants
5. Compléments conceptuels

1. Qu'est-ce qu'un Café philo sur l'argent ?

L'argent occupe une place centrale dans notre vie individuelle et sociale. Mais il existe peu d'endroits où l'on puisse réfléchir ensemble aux questions qu'il suscite en nous et dans notre vie sociale.

Le but de notre café philo est de permettre à ses participant.e.s de parler d'argent dans la confiance et la sécurité, afin de :

- Mieux comprendre sa nature et son fonctionnement dans le monde social ;
- Mieux comprendre leurs sentiments et leurs comportements intimes envers lui ;
- Le démystifier et l'apprivoiser ;
- Approfondir certaines questions sur lesquelles ils.elles s'interrogent.

Philosopher, c'est explorer un sujet et s'étonner que les choses soient comme elles sont ; c'est faire un travail de pensée critique pour approcher la vérité ; c'est surtout s'exercer concrètement à mener une vie plus sage et plus heureuse.

Notre café philo sur l'argent est ouvert à tou.te.s. Pour y participer, pas besoin d'être un.e philosophe professionnel.le ni même un.e intellectuel.le : il suffit d'aimer partager nos réflexions et nos questions sur la vie et notamment sur *notre* vie en vue de mieux la vivre !

[1] Animation, compte rendu et compléments conceptuels : Jean Beaujouan.

2. Choix du thème à débattre

Thèmes proposés par les participants :

- **Je dépense, donc je suis ;**
- Argent et bonheur ;
- Peut-on vivre sans argent, et si oui comment ?
- Le procès de l'argent (l'accusation, la défense, la décision de jugement) ;
- Le temps, c'est de l'argent ;
- Pourquoi ne pas dépenser quand on a de l'argent ?
- Comment résister à l'appel de la dépense (d'argent) ?
- Si, en cas d'accident, on ne pouvait sauver qu'un seul objet de grande valeur financière, lequel choisir et pourquoi ?
- Que se diraient une personne pauvre et une autre riche qui se parleraient *cash* ?
- L'argent et la mort.

3. Compte rendu détaillé des échanges entre les participants

3. 1. Commentaires de la personne qui a proposé le thème

- Le thème que j'ai proposé est évidemment un clin d'œil au « Je pense donc je suis » de Descartes... Quand je dépense dans notre société de consommation, cela dit quelque chose de moi, de mon identité, de mes valeurs, de mes principes, de mes croyances. Quand je dépense, ai-je conscience que je dis quelque chose de moi ?
- Une partie de mes dépenses est en lien évident avec mes convictions en faveur du bio, du local, du développement durable, etc. Par exemple, en France, je n'achèterais jamais une maison individuelle, car son entretien serait au-dessus de mes moyens. Mais un appartement : peut-être ! Cela donne des indications sur mon besoin de sécurité.

3.2. Interventions des autres participants

- Je dépense quoi et pour quoi ? Pour des nécessités vitales. Je dépense pour moi et pour mes enfants, et d'abord pour avoir un minimum de confort, c'est-à-dire pour de l'*être*, qui est différent de dépenser pour le plaisir. Regardons les jeunes qui sont branchés sur les dernières modes : c'est également des dépenses orientées vers de l'*être.* Parfois des mères célibataires font des choses terribles (NDLR : *des dépenses très coûteuses*) pour permettre à leurs enfants de porter des marques, et donc de renforcer leur sentiment d'être. Certaines dépenses (ex. acheter un livre) nous aident à être plus, mais de nombreuses dépenses révèlent notre vide à être !
- Pour moi, l'argent est tabou. Mais il révèle quelque chose de nous et nous permet d'être reconnu dans l'espace social (vêtements, bijoux, etc.). Avoir de l'argent, c'est avoir les moyens d'être autonome, et capable de gérer. Devant l'argent, nous sommes tous différents. Gérer son argent, c'est d'abord une affaire de contrôle de soi. Moi, j'ai toujours été conditionnée à me contrôler.

Devant les objets qui me tentent dans les vitrines des magasins, la question qui me vient naturellement est : en as-tu vraiment besoin ?

- Ma nièce vit dans une famille plutôt aisée. Elle s'est mise récemment en colère contre moi lorsque, en la voyant jeter le ticket de caisse après avoir payé au restaurant, je lui ai demandé si elle tenait ses comptes : « Arrête de me poser cette question. » A-t-elle peur que je la juge négativement par rapport à sa façon de dépenser son argent ? C'est probablement le cas ! Nos dépenses et nos façons de dépenser révèlent effectivement des points de notre identité !
- La dépense, c'est de l'identité mais aussi de l'intimité. Avec mon fils, j'ai été attentive à ne pas le heurter : entre parents et enfants, jusqu'où l'adulte peut-il juger et contrôler son enfant ? La dépense va chercher l'humain dans ses retranchements. Au-delà des dépenses indispensables du quotidien, les autres sont plus naturellement de l'ordre du plaisir : si je dépense au-delà du nécessaire, est-ce que cela représente un « moins à être » ?
- L'argent est propre à chacun. Dans une fratrie, il existe toutes sortes de configurations différentes de relation à l'argent, alors que tous les enfants ont reçu la même éducation : pourquoi ? Est-ce lié à la place dans la fratrie ? A des distributions inégales d'affection de la part des parents ? Parfois je m'interdis d'acheter un pain au chocolat pour économiser, et parfois j'en achète un et je le mange avec grand plaisir ! Dans ma fratrie, nous avons eu un sérieux désaccord à propos du renouvellement ou non de la concession de nos parents au cimetière : certaines de mes sœurs étaient d'accord, d'autres ne l'étaient pas !
- Nos dépenses – ou nos non-dépenses – structurent en partie notre place dans la société et dans notre famille : une de mes sœurs nous a dit : « Je ne peux pas participer à telle dépense familiale parce que ce serait l'argent de mon mari ». Dans cet exemple, sa déclaration illustre qu'elle ne réclame pas sa part (son autonomie) dans la gestion de l'argent de sa famille.
- Pour certains, être signifie dépenser le moins possible car dépenser c'est se couper de l'être de l'argent. Pour mes oncles et tantes, dépenser conduit à être moins, car en dépensant ils ont le sentiment de perdre de la valeur. L'argent, c'est une bombe émotionnelle.

  Ne pas dépenser équivaut à se détacher de certains lieux ou certaines personnes (vengeance de séparation.) Pour l'avare Harpagon, être c'est ne pas dépenser. Dans certaines familles, dépenser est de l'ordre de l'impossible, c'est une attitude défensive, on n'est plus dans les affaires d'argent, mais dans le registre affectif.
- Lorsque des personnes sont au restaurant à plusieurs, elles ne commandent pas la même chose selon qu'il a été ou non convenu au départ de partager l'addition ! Nos différentes façons de dépenser renvoient à nos différentes façons d'être !
- Certaines personnes orientent leurs dépenses pour donner une certaine image d'elles-mêmes : par exemple acheter de belles baskets à leur enfant pour apparaître comme une mère aimante. A Madagascar, les candidats aux élections, y compris la présidentielle, font étalage de leur richesse pour faire

croire qu'une fois élus ils seront bons gestionnaires et généreux envers le peuple...

- L'argent procure du crédit c'est-à-dire de la confiance, mais cela n'est pas toujours fondé !
- Penser-dépenser : j'espère qu'on continue de penser quand on dépense ! L'argent est une énergie et permet de faire quelque chose. Le *faire* est également lié à *l'être* !
- Aujourd'hui, il est difficile d'être sans dépenser : une amie pratique beaucoup la nage en eau froide : cette passion est pour elle une façon d'être, mais l'entraine dans des dépenses non négligeables... Ne pas dépenser c'est se mettre en retrait de la vie sociale. Qu'apportent les gens systématiquement en retrait ? Bien que pauvre, Socrate était continuellement en lien avec les gens qu'il rencontrait sur la place publique à Athènes. Mais attention à ne pas devenir aliénés à nos dépenses, et que celles-ci ne correspondent pas à ce que nous sommes vraiment !
- Selon qu'on est une femme ou un homme, on ne fait pas le même type de dépenses ni les mêmes mises en scène de soi...

4. Évaluation de la séance par les participants

Les participant.e.s sont invités à répondre à deux questions : 1. Comment avez-vous vécu cette séance ? 2. Qu'en retenez-vous pour vous ?

- Cette séance a suscité plein d'interrogations en moi et même certains souvenirs tourmentés, qui m'ont un peu privée de sérénité. J'ai été gênée au début de la séance par les gens des tables voisines qui nous entendaient.

  Séance néanmoins passionnante pour moi, même si j'ai souffert de ne pas pouvoir interagir plus. D'autant plus que nous étions un petit groupe... je me sens apaisée et déculpabilisée à l'idée que certaines dépenses sont productrices d'être !
- Je suis toujours contente de venir au café philo sur l'argent, qui me nourrit. Je vais désormais essayer de dépenser de façon plus consciente en pesant le quoi et le pourquoi de mes dépenses, en essayant de me référer à qui je suis.
- C'était ma première séance de café philo sur l'argent, moi qui ne suis pas une intellectuelle. J'ai été un peu indisciplinée, mais je suis femme raisonnable !

5. Compléments conceptuels

- Thème du jour (rappel) : Je dépense donc je suis.

5.1. Étymologie, définitions et commentaires préalables

- **Dépenser** : famille du latin *pendere, pensus*, « laisser pendre » les plateaux d'une balance, d'où « *peser*, évaluer » (comme dans l'idée de « *peser* le pour et le contre »). *Dépenser* devient alors : « enlever ce qui pend » - ce qui pend étant « ce qui est en supplément ». *Dépenser* signifie alors « *peser* en distribuant » et donc « distribuer de l'argent ».
- **Penser**. Deux raisons nous poussent à introduire ce mot *penser* dans notre

réflexion sur le thème « Je dépense donc je suis » :

- Cette phrase est un clin d'œil malin à la formule « Je pense donc je suis » du philosophe René Descartes qui a révolutionné la méthode de pensée occidentale à partir du 17ème siècle ;
- Par une rencontre inattendue, l'étymologie du mot *penser* est la même que celle du mot *dépenser. Penser*, c'est en effet « *peser* - le pour et le contre - », « apprécier », « contrebalancer ».

Cette étymologie commune de *penser* et de *dépenser* suscite plusieurs commentaires :

- Nos *dépenses* devraient nous « donner à *penser* »[2] ;
- Nous dépensons naturellement et prioritairement « ce qui pend », c'est-à-dire l'argent que nous avons en supplément et notamment celui que nous avons épargné.

  Mais ce n'est malheureusement pas toujours le cas, puisque notre système économique nous invite à dépenser l'argent qui n'est pas le nôtre, et notamment celui obtenu *à crédit*, à commencer par l'autorisation de découvert que les banques proposent quasi-systématiquement à leurs clients ! Et lorsqu'il n'est pas utilisé avec sagesse, ce système de crédit peut se révéler non pas une source d'*être*, mais d'un *mal-être* redoutablement destructeur.

- **Être,** racine indoeuropéenne **es-* « se trouver », renvoie à la notion d'« *essence* » et de « *substance* », de « *je suis présent* » et de « *croître.* »

  La réflexion sur l'*être* (que les philosophes appelleront plus tard *la question ontologique*) marque la naissance de la philosophique dans la Grèce antique (6ème et 5ème siècle avant notre ère), légèrement antérieure à ces deux fondateurs que sont Socrate et Platon.

  Les philosophes *présocratiques* ne se posent pas la question de ce qu'on peut dire des choses qui existent, mais *du fait que des choses existent*. Que trouve-t-on de commun au fond de toutes choses et qui est lié au simple fait de leur existence ? Chose étonnante : ce simple fait que des choses existent – plutôt que rien n'existe – a émerveillé ces premiers philosophes ! Ils partageaient d'ailleurs une croyance intéressante selon laquelle l'*être* de chaque chose résultait d'un *arrachement au non-être*, non pas une fois pour toutes, mais de façon permanente, qu'on peut assimiler à la lutte universelle de tous les êtres vivants (y compris les plantes) pour naître et pousser.

5.2. Quels sont les effets de la dépense sur notre être ?

Dans la formule « Je dépense donc je suis », nous allons aborder la question de l'être sous un aspect un peu différent : en tant qu'individu qui « existe », qu'est-ce qui me pousse à *être*, c'est-à-dire, selon la formule de Spinoza, à affirmer et à faire croitre en moi la puissance d'exister et d'agir ?

Nous vivons aujourd'hui dans un système socioéconomique dans lequel chacun dépend de l'échange marchand pour :

[2] Cf. l'ouvrage du philosophe Roger-Pol Droit (dir.) : *Comment penser l'argent ?* Le Monde Éditions, Paris, 1992

- Subvenir à ses besoins fondamentaux nécessaires à la vie : se nourrir, se loger, se vêtir, entretenir des liens sociaux, accéder au savoir, etc. ; c'est dans ce domaine qu'on peut affirmer avec le plus de justesse : « Je dépense, donc je suis », car toutes ces dépenses me permettent de continuer à subsister, donc à être.
- Accéder à d'autres biens ou services non indispensables, mais non destructeurs de nous-même ou de notre environnement : là encore ces dépenses peuvent être sources de satisfactions qui entretiennent notre être ;
- Réaliser des dépenses somptuaires telles que jouer au casino, visiter la Muraille de Chine, piloter des jets privés, chasser le buffle en Afrique, consommer des drogues (tabac, alcool) ou encore pratiquer d'autres activités moins extrêmes mais plutôt défavorables à notre bonne santé et à celle la vie sur notre planète : dans ces derniers cas, on ne peut que mettre en doute l'équivalence « Je dépense donc je suis » !

Quand, comment une dépense peut-elle affecter *positivement* notre être ?

- Lorsqu'elle contribue à conforter notre puissance d'être, c'est-à-dire d'exister et d'agir : la bonne dépense est celle qui nous fait grandir, ou qui fait grandir nos proches voire l'humanité dans son ensemble ;
- Lorsque ces achats résultent d'un choix réfléchi : nous devons mettre de la conscience dans notre vie financière ;
- Lorsque nos achats ne mettent pas notre situation financière en danger ;
- Lorsque notre argent ait été acquis de façon suffisamment éthique.

Exemples et commentaires

- Dans son pamphlet paru en 1929 intitulé *Une chambre à soi,* la femme de lettres anglaise Virginia Woolf donne un bel exemple de ce que pouvait être, à ses yeux, une dépense susceptible de lui apporter une plus grande possibilité d'être et de se développer : *un lieu à soi* pour pouvoir lire, penser, écrire et affirmer son génie propre à une époque où les femmes étaient placées sous la dépendance culturelle et économique des hommes et souvent réduites au silence ;
- Beaucoup de nos dépenses ne résultent pas d'un choix réfléchi. Le mécanisme central de l'achat compulsif est d'ailleurs l'abolition momentanée de l'esprit critique de la personne qui achète : elle est subitement saisie d'un désir impérieux d'acheter un objet – souvent de luxe – elle sait pertinemment qu'elle n'en a pas vraiment besoin et ne l'utilisera pas, mais elle ne peut s'empêcher de s'en emparer de façon urgente, de le payer et de le ranger au fond d'un placard, en ressentant une vive culpabilité ;
- Le but de l'industrie publicitaire, moteur de notre société de consommation, est précisément :
    - D'installer dans nos cerveaux des pensées fausses telles que : si vous voulez être heureux, intelligents, beaux, etc., achetez mon produit ou mes services. Ces idées fausses s'installent dans notre esprit de façon insidieuse et durable, elles colonisent notre système de pensée ;

- D'abolir momentanément notre conscience critique au moment de la décision d'achat, conscience qui devrait au contraire prendre la forme des questions suivantes :
    - Ai-je vraiment besoin de faire cet achat ? Pourquoi ?
    - Cet achat peut-il attendre ?
    - Ai-je les moyens de le payer ?
    - S'il est raisonnable et nécessaire de faire cet achat : pourrais-je trouver ce produit moins cher ailleurs ?
- Dépenser, dans certains cas, peut donc être entendu comme *dé-penser*, c'est-à-dire arrêter de penser...

- On connaît par ailleurs l'expression « faire chauffer sa carte bancaire » : c'est faire des dépenses qu'on sait par ailleurs peu utiles, pour tenter de « se faire plaisir » et « se remonter le moral » quand on a subi un désagrément ou un accès de dépression. Ces dépenses ont plutôt tendance à détériorer l'état psychique de la personne, en même temps que sa situation financière et donc, au total, sa puissance d'agir et d'exister. Dans ce cas, l'équation n'est plus : « Je dépense donc je suis », mais « J'ai mal dépensé, donc mon *être* devient plus fragile »
- Lorsqu'une personne a acquis son patrimoine de façon douteuse au regard de l'éthique (ex. par le vol, l'exploitation d'humains ou d'animaux, par l'appropriation ou par la destruction de richesses communes nécessaires à la survie de l'humanité), elle pourra difficilement le dépenser avec bonne conscience et en ayant le sentiment que cette dépense la fait grandir dans son *être* : c'est comme si, même recyclé dans des opérations de *greenwashing*, l'argent conservait des traces des mauvaises conditions éthiques dans lesquelles il a été gagné ! Autre façon de le dire : je ne suis pas la même personne, je ne suis pas porteuse de la même densité et de la même qualité d'être selon la quotité d'éthique dont mon argent est coloré !
- *Penser* par soi-même, *penser* avec d'autres comme nous le faisons dans nos séances de café philo est un vrai plaisir : ce plaisir peut-il constituer un substitut à notre compulsion à *dépenser ?*
- L'apprentissage de la gestion du budget s'appuie pour l'essentiel sur une pédagogie de la dépense. Il constitue un cheminement souvent difficile, tant la société publicitaire de consommation a réussi à imposer ses fausses évidences par effraction de notre cerveau intime. Lorsque les « apprenants » ont réussi à se libérer de ces injonctions de type « Pour accéder au bonheur, tu dois consommer » (sous-entendu « tu dois dépenser »), ils accèdent à un monde plus léger dans lequel ils se sentent plus eux-mêmes et plus autonomes.
- Deux des citations ci-dessus des participantes nous semblent mériter un commentaire :
    - *Pour certains, être signifie dépenser le moins possible car dépenser c'est se couper de l'être de l'argent. Pour mes oncles et tantes, dépenser consiste à être moins, car en dépensant ils ont le sentiment de perdre de la valeur.*
    - *Pour Harpagon, l'avare, être c'est ne pas dépenser.*

Il peut y avoir une contradiction forte entre deux regards sur les effets de la dépense :

- Selon le regard des psychologues et des anthropologues, les humains ont tendance à *incorporer* leur patrimoine, c'est-à-dire à penser et à agir comme si, inconsciemment, ils considéraient que leur patrimoine – c'est-à-dire leurs terres, leurs maisons, leurs biens matériels, leur argent – s'agrégeait à leur corps propre et formaient un tout avec lui. Dans cette perspective, le fait de dépenser entraine donc logiquement une diminution au moins momentanée de leur *être* à la fois corporel et psychique ;
- Selon la logique économique et financière, la dépense est la contrepartie naturelle d'un échange marchand dont l'effet est d'enrichir les deux protagonistes de cet échange[3].

Dans cette affaire, ce sont les économistes qui ont raison contre Harpagon : l'échange marchand juste et équilibré crée un surplus d'être et l'erreur d'Harpagon d'être de ne voir que la dépense et d'être aveugle sur le bénéfice qu'il pourrait trouver dans un échange sain !

- Deux autres textes pour terminer :
  - *Le lien du rapport de soi avec sa propriété est un rapport au propre, il appartient à la sphère du propre et à la sphère du soi, c'est un rapport à notre activité qui nous constitue comme sujets ;*
  - *Notre rapport à notre argent interfère avec notre conscience d'exister ; faire un parallèle entre nos œuvres, nos enfants et nos richesses comme lieux d'attachement au propre ; un autre parallèle entre amour de soi et amour de notre argent ; posséder renforce le sentiment d'exister et le plaisir de donner*[4] ;

Ces citations confirment les effets puissants de l'argent sur l'être de l'individu qui en est le possesseur !

[3] Car l'échange marchand n'est pas une opération à somme nulle, mais une opération mutuellement bénéfique : l'acheteur accorde en effet subjectivement plus de valeur à la chose qu'il acquiert que le vendeur à cette même chose qu'il vend. Ils ont donc généralement une « marge de manœuvre » pour fixer un prix qui soit avantageux pour les deux.

[4] *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'antiquité*, Étienne Helmer (dir.), Vrin, Paris, 2016, p.74 et 75, un ouvrage savant de grande richesse !